

REPRÉSENTATIONS SOCIALES DE LA FÊTE DE L'IGNAME EN PAYS TOURA

Bouh Anicet TOKPA

Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire

anicet2tokpa@gmail.com

Résumé : Le développement des communautés rurales en Afrique et plus particulièrement celui du peuple Toura exige une attention toute particulière sur sa culture. En se basant sur des enquêtes empiriques réalisées sur plusieurs années, cet article tente de cerner le rôle de la fête de l'igname dans le fonctionnement et la structure du peuple Toura. Cette étude met en lumière la spécificité et l'importance de la fête de l'igname en pays Toura. À cet effet la théorie de l'habitus et le fonctionnalisme ont été mobilisées. La démarche méthodologique de cette étude a donc inclus l'ensemble des techniques et outils, propres à la méthode qualitative, pouvant permettre la collecte et l'analyse des données ethnographiques. À l'analyse, on retient que la fête de l'igname ou « yaabhelé » occupe une place très importante d'autant plus que le masque qui en est l'élément principal, occupe l'imaginaire des populations. Ainsi, au-delà des aspects festifs, la fête de l'igname se présente comme un élément indispensable de la structure et du fonctionnement de la société Toura.

Mots clés : fête de l'igname, masque, développement, pays Toura.

Abstract: The development of rural communities in Africa and more particularly that of the Toura people requires special attention to their culture. Based on empirical surveys carried out over several years, this article attempts to identify the role of the yam festival in the functioning and structure of Toura society. This study highlights the specificity and importance of the yam festival in Toura country. For this purpose, the theory of habitus and functionalism were mobilized. The methodological approach of this study therefore included all the techniques and tools specific to the qualitative method that could allow the collection and analysis of ethnographic data. On analysis, we retain that the yam festival occupies a very important place, especially since the mask, which is the main element, occupies the imagination of the populations. Thus, beyond the festive aspects, the yam festival is an essential element of the structure and functioning of the Toura society.

Keywords: Yam festival, mask, development, Toura country

Introduction

Dans son ouvrage, *La question paysanne en Afrique noire* (1982), Belloncle fait la promotion des structures villageoises qu'il considère comme la base de tout développement en milieu rural. Dans un tel contexte, le développement des communautés rurales en côte d'Ivoire et plus particulièrement celle du pays Toura exige une attention toute particulière sur sa culture.

Les Toura... Que dites-vous ? Dioula ? Non, Toura. Je dis bien : Toura ! Toura ! Qu'est-ce que c'est ? Voilà bien, à peu de chose près, le dialogue qui s'engage dès qu'on prononce le nom de ce peuple dans un groupe de personnes appartenant aux autres ethnies de la Côte d'Ivoire. En effet, les Toura sont un petit peuple¹ caché dans la partie la plus montagneuse de l'Ouest de la Côte d'Ivoire. Resté longtemps inaccessible à cause de ce site, le Toura demeure inconnu, même de certains de ses voisins immédiats. Les (Winhminh ou Winh), appelés aujourd'hui Toura, occupent, sans le remplir tout entier, le territoire compris à l'intérieur du triangle formé par les axes routiers Man - Touba - Seguela. Le Peuple Toura connaît un Être Suprême, Créateur de tout l'univers, Dieu unique. Tant et si bien qu'il n'existe dans la langue toura qu'un nom, un seul, commençant par A, le nom [ââtàná].

Mais pour L'atteindre, on peut passer par ses [kúlá] (Ses messagers : les "saints Ancêtres", par les génies, par les Masques [...] qu'on peut trouver partout, dans les maisons comme dans les rivières, dans les arbres, les pierres, les cavernes, les montagnes, les animaux, la lune, etc. " N'est-il pas vrai que Dieu est partout. La vie des Toura est rythmée par une principale cérémonie traditionnelle le [yáábhele] ou la fête de l'igname. C'est un phénomène qui donne lieu à de grandes manifestations populaires dont l'ampleur s'explique par le sens profond que toute la communauté lui accorde. Longtemps isolé dans ses hautes et très nombreuses montagnes (Dame Nature en cela fut très généreuse), le peuple Toura subit aujourd'hui les contrecoups de son désir de sortir de cet enclavement pour participer à l'économie moderne et au "réveil politique du pays". Peu à peu, des pistes ont commencé à serpenter sur les versants des montagnes pour atteindre le cœur du pays Toura. Avec elles sont arrivés des hommes aux mentalités différentes, sont apparues des religions nouvelles, un type nouveau d'instruction et d'éducation, une conception nouvelle de la société dans son organisation et son fonctionnement, une vision nouvelle des rapports interpersonnels. Tout cela provoque une profonde inquiétude dans les structures anciennes. Ainsi, cette pensée nous conduit à émettre des interrogations suivantes sur le rôle réel du [yáábhele] chez le peuple : Pourquoi s'accroche-t-il à cette cérémonie ? Comment influence-t-elle au quotidien la vie des Toura ?

Ces interrogations conduisent à émettre l'hypothèse selon laquelle le [yáábhele] est l'institution capitale qui détermine le comportement et la logique d'action des Toura. Partant de là, cette étude vise à déterminer et comprendre les enjeux de la fête de l'igname chez le peuple toura. De façon spécifique, présenter

¹ La population est estimée à environ 40 000 personnes tout au plus (RGPH 1998)

le peuple Toura et sa culture à travers sa principale cérémonie. Cette étude s'appuie sur le courant fonctionnaliste (Parsons, 1951) qui propose une lecture du fonctionnement de la société sur la base des éléments qui assurent sa stabilité. La notion de fonction fait référence au rôle joué et le statut de [yáábhele] dans l'organisation de la société Toura.

Quant à la théorie de l'habitus (Bourdieu, 2000), elle est une sorte d'hypothèse pratique fondée sur une présence active du passé dans le présent et tend à favoriser les expériences propres, à les renforcer par le choix opéré dans le champ circonstanciel et relationnel de l'agent. Elle nous permet donc de comprendre que l'institution de la fête de l'igname est fonction de leurs expériences sociales au cours desquelles ils ont construit ensemble les mêmes habitudes, les mêmes manières de penser et d'agir.

1. Méthodologie

La présente étude a été réalisée sur des années² dans le pays Toura à travers les localités de GOURENE, GBONNE, GOUINE et KPATA. Elle se propose de mener une réflexion sociologique sur la forte prégnance de la fête de l'igname chez les Toura. Pour mieux cerner le sujet, l'hypothèse suivante : La fête de l'igname garantit la stabilité de la société Toura et leur permet d'exister en tant que peuple. Parlant concrètement de la méthodologie de la présente étude, ont été mobilisés la recherche documentaire, les observations directes et le guide d'entretien adressé à des enquêtés (sexes et âges confondus) en ciblant les catégories d'enquêtés dans la perspective d'une étude qualitative. Un échantillon arbitraire ciblé de 32 enquêtés a été élaboré. La répartition de ces enquêtés est faite entre 20 cadres, 08 patriarches et 04 gardiens de cases sacrées. Celle-ci nous a permis d'interroger ; d'une part, les gardiens de cases sacrées, les patriarches et les cadres de la région. Les données collectées ont fait l'objet d'un traitement manuellement pour une analyse du contenu.

2. Résultats

2.1 Origine de la fête de l'igname

Les hommes apportaient des offrandes aux totems et au masque dans la case de culte et ils en recevaient des bénédictions. Une fois l'an, on réunissait tout le monde, des bébés aux vieillards, pour une offrande et des bénédictions plus solennelles, sous la responsabilité des prêtres du Masque. Selon le patriarche Zoh :

Les jeunes incitent bien souvent au changement. Un jour, ils se réunirent et allèrent trouver les vieux pour leur dire : "Nous avons discuté entre nous et nous pensons qu'il serait bon de permettre à tout le monde de voir des facettes de Ce que vous gardez ici dans la case sacrée. Cela ferait l'occasion d'une grande réjouissance populaire. Ainsi s'organisa la toute première fête populaire des masques, plus connue sous le nom de fête de l'igname.

² La présente étude a été réalisée entre 2015 et 2019 lors des enquêtes sur les déterminants sociaux de l'aliénation des patrimoines fonciers coutumiers en pays Toura.

Si le masque constitue le point de mire au cours de la fête de l'igname chez le Toura, l'igname n'en représente pas moins un élément indispensable. Il convient toutefois de préciser que toutes les espèces d'ignames n'entrent pas dans la préparation de la cérémonie. L'igname noble, c'est l'igname précoce, celle que le Toura appelle [yáá lɛ̃], yáá púú] (vrai igname, l'igname blanche) ou encore [gòù bhele yàà] (l'igname que mange le Masque) qui symbolise la vie. C'est pourquoi les prémices de l'igname correspondent de ce fait aux prémices de la vie, qu'il faut fêter. Or, vers septembre-octobre, s'effectue une première récolte, une première coupe du [yáá púú]. Et les petits enfants qui venaient d'être « coupés » de leur mère (à la manière de cette igname) ne pouvaient en manger, au risque d'être mangés eux-mêmes, que lorsque les dieux en mangeaient, lorsque les Ancêtres leur donnaient bénédiction et protection solennelles, au cours du culte qui vulgarise. Si l'igname n'est pas absente dans le [yáá bhele], ce sont plutôt les masques ou [gòù] qui occupent la partie centrale de la célébration et qui polarisent toute l'attention. Le masque est le représentant de Dieu et il est lui-même un dieu. Or le maître tout puissant possède toutes les qualités nécessaires pour l'accomplissement de sa mission auprès des humains : Il sait se taire ou parler quand il le faut ; Il sait amuser les enfants ou les moins jeunes, prendre un air familial ou terrifiant selon les cas, et ainsi de suite. Ces différents aspects du même Dieu ne pouvaient pas être représentés à la fois. Il y eut donc diverses formes, divers types de masques, qu'on les considère selon leurs tailles ou selon surtout leurs "habillements" et leurs rôles.

2.1 Les différents types de masques

Si nous tenons compte de la taille, les masques Toura se présentent en trois groupes : d'une part, ceux qui sont beaucoup plus grands que l'homme, et, d'autre part, ceux qui mesurent à peu près notre taille ordinaire. Le troisième groupe n'est représenté, à notre connaissance, que par le [yúúnné-déin]³ qui s'étale plutôt à terre et ne peut s'élever plus haut que les genoux. Le plus grand de tous les masques (aussi bien par la taille que par sa puissance, par sa place dans la hiérarchie) est le [bóón zê gòù], le [wî-wéé] qui préside la super initiation du [bóón]. Seuls les initiés, les [bóón díân] ont pu le voir. Par son pouvoir incommensurable, il peut commander aux saisons, aux animaux et à toute la nature.

Le deuxième groupe (celui des masques de notre taille), le plus peuplé, comprend les masques les plus divers tant par la fonction que par la forme. Certains sont dits "nus". Tout le monde peut les entendre mais seuls les initiés les voient. Là se classent par exemple les dânnê. Pour maintenir l'ordre dans la "communauté", Dieu a prévu les gongólí (yeux ronds), ou sâwé (yeux bridés) qui tiennent à la main un fouet et un grelot. Il existe des masques avec des fonctions particulières. Certains sont des guerriers et ils participaient aux guerres dans lesquelles se trouvait engagé leur village. D'autres se chargent de maintenir la

³ Chenille-araignée (symbole de la puissante et la sagesse)

propreté. D'autres encore protègent le village contre les incendies pendant la saison sèche. Certaines rivières et certaines forêts bénéficient de la protection des masques. La pêche ou la chasse y sont interdites de même que toute autre forme d'exploitation. Certains masques comme zânnêwéé doivent leur renommée à la danse et au chant ainsi qu'à leur bouderie. Ils ne rechignent pas à la grossièreté. Les gòu kpàà et les kotolonéîn se distinguent par leur puissance "physique" et "mystique (sorcellerie)". Ils font leurs démonstrations en dehors des villages et seulement devant des initiés. Les autres personnes ne voient que les traces de leur passage : des palmiers recourbés et attachés ensemble en forme de nœud ; des branches de grands arbres broyées là-haut ! Ces véritables ouragans sont capables de pousser avec le dos et devant tout le monde les grosses billes de bois que transportent les grumiers sur nos routes. Ils peuvent faire s'écrouler une maison rien qu'en s'y adossant. On leur accorde un grand pouvoir d'exorcisme et de protection. Le plus célèbre que le Toura a connu s'était révélé à LOGNO MISSAN du village de Gaolé-Grabha. Son immense pouvoir fait encore l'objet de respect de la part de tous ceux qui l'ont connu. Un autre se révéla à BONHTIA du village de Gooliigui ; et aujourd'hui, un à GBAN'NNIN Basile de Douotonhlé...

Le troisième groupe est celui des masques qui s'étalent par terre. Communément appelé "gris-gris", ce sont de petits objets que l'on peut porter sur soi ou garder dans des endroits tenus secrets et généralement destinés à conjurer les mauvais sorts ou à entrer en contact avec le monde invisible. Ainsi les masques toura sont très divers et variés. Il serait fastidieux de les énumérer tous. Dans l'ensemble, nous devons retenir que les masques protègent les humains, leur assurent bonheur et longévité quand ils savent se comporter selon la volonté de Dieu ; qu'ils les punissent même de mort s'ils prennent le chemin du diable. En plus de toutes leurs autres fonctions, les masques sont les maîtres de la société, les juges incontestés en cas de litiges. Leur jugement est sans appel et ils ont le pouvoir de soumettre à la sanction suprême toute personne, simple sujet ou roi, qui commet une faute grave.

Le troisième groupe est celui des masques qui s'étalent par terre. Communément appelé gris-gris, ce sont de petits objets que l'on peut porter sur soi ou garder dans des endroits tenus secrets et généralement destinés à conjurer les mauvais sorts ou à entrer en contact avec le monde invisible. Ainsi les masques toura sont très divers et variés. Il serait fastidieux de les énumérer tous. Dans l'ensemble, nous devons retenir que les masques protègent les humains, leur assurent bonheur et longévité quand ils savent se comporter selon la volonté de Dieu ; qu'ils les punissent même de mort s'ils prennent le chemin du diable. En plus de toutes leurs autres fonctions, les masques sont les maîtres de la société, les juges incontestés en cas de litiges. Leur jugement est sans appel et ils ont le pouvoir de soumettre à la sanction suprême toute personne, simple sujet ou roi, qui commet une faute grave.

2.3 Le gbèêné ou habitation du masque



Figure 1 : case sacrée ou gbèêné



Figure 2 : Piège ou gbèéwé

Reconnaissable la plupart du temps par son aspect extérieur, le [gbèêné]⁴ se présente presque toujours comme une case ronde à toit conique. La pose de ce toit et sa couverture ne doivent s'effectuer qu'en un jour. Il est généralement pourvu d'une esplanade en cercle où l'on dispose des sièges en pierre (dont l'occupation dépend du rang). Presque partout cette terrasse est entourée d'une haie de "yucca" ou canne de Moïse (danh) renforcée par des rideaux de raphia qui protègent l'intérieur contre les yeux indiscrets. Yucca et raphia assurent la solennité du lieu, de même que les sièges en pierre dont la disposition en cercle annonce une Assemblée majestueuse. Le terme [gbèêné] signifie "petit [gbèê]"⁵. On voit déjà au niveau de la forme que le [gbèêné] est une reproduction en miniature du [gbèê]. Mais leur rapprochement ne s'établit pas qu'à ce niveau formel. Le [gbèêné] (lieu de culte) et le [gbèê] (fortification) ont également la même fonction : ils servent tous les deux à protéger les hommes contre leurs ennemis naturels ou surnaturels. Il faut retenir en effet que le [gbèêné], avant d'être la maison du masque, était d'abord le lieu où l'on conservait tous les "dieux" et les fétiches généraux protecteurs de la population. Petit par sa taille, le [gbèêné] est beaucoup plus grand quant à son rôle en tant que lieu privilégié de cultes comme les églises, temples, mosquées ou sanctuaires. Le [gbèê] était aussi un moyen pour mieux surprendre l'ennemi :

On soulevait des branches des ronces et cela constituait des passages secrets mais aussi des pièges qui se refermaient sur l'imprudent qui croyait pouvoir s'y faufiler facilement pour pénétrer le village. En ce sens, gbèê et gbèêné signifient aussi gbèéé, du nom de ce piège qu'on tend au moyen d'une pierre plate, soutenue par un dispositif de déclenchement sous lequel on place les appâts, et qui s'abat sur tout animal désirent se saisir des appâts. L'institution gbèêné détenant grâce au Masque, le pouvoir absolu sur la terre, chaque

⁴ Case sacrée ou maison de culte, habitation des masques

⁵ Ensemble de tout ce qui constitue le rempart, la fortification de chaque village contre l'invasion ennemie.

personne devrait donc faire attention dans tous ses actes quotidiens afin de ne pas entrer dans son piège, afin de ne pas offenser le Masque.

Patriarche Seba l'un des plus anciens du pays Toura

Le [gbèêné] est donc à la fois un instrument de protection et de correction. Faut-il souligner que c'était les vieux qui gardaient le [gbèêné] et le Masque, quand on sait que, hier, l'âge avancé garantissait déjà le pouvoir ?

2.4 Le yáábhele : Une croyance religieuse et une identité culturelle

Le yáábhele est pour le Toura ce qu'est Noël pour le chrétien. On sait déjà que c'est principalement la fête des enfants, la fête de la re-naissance, de la réincarnation des Ancêtres à travers et pour les enfants d'une part, la fête de la venue, de la descente des dieux d'autre part à travers les masques

Propos de M. TOKPA Cadre de la région

La comparaison de la fête de l'igname avec la Noël n'est pas une exagération même si chez le Toura il n'y a pas naissance d'un esprit fait homme. Le masque reste esprit même quand il prend cet aspect matériel que l'on voit, que l'on entend, que l'on peut toucher. C'est pourquoi s'il chute par exemple on dit que c'est l'homme "qui le suivait" qui en portera la blessure. Ce phénomène n'est pas rare, encore moins inconséquent chez les Toura. N'est-il pas vrai d'ailleurs que le Saint-Esprit reste esprit sous la forme d'une colombe ou de langue de feu ? Le [yáábhele], c'est le plus grand sacrifice de toute l'année. Et c'est la manifestation de la complémentarité entre le concret et l'abstrait, le signe de la perméabilité de la frontière entre notre univers et l'au-delà, le symbole de l'interpénétration et de l'harmonie des mondes visible et invisible. Le Toura sans doute grâce à son isolement géographique, a pu élaborer une personnalité ethnique particulariste. En effet, les Toura sont en Côte d'Ivoire le seul peuple qui organisent chaque année un festival de masque qu'ils appellent [yáábhele] pour adorer les ancêtres et [áâtáná]. Le Masque et la fête de l'igname tiennent une place si importante qu'on pourrait dire que, sans eux, il n'y aura plus de Toura en tant qu'entité ethnico culturelle distincte. Même quand, pour une raison ou une autre, on n'arrive plus à organiser la fête, tout le monde se reconnaît "enfant du Masque", chacun lui ayant été consacré dès l'aube de sa vie. Cela est vivant dans tous les esprits, de jour comme de nuit, partout et toujours. En tant que cérémonie religieuse d'abord et avant tout, la fête de l'igname réactualise chaque fois les liens filiaux qu'entretiennent les hommes d'ici-bas avec leurs Ancêtres et tous les morts qui vivent dans l'au-delà. Elle élève l'homme et en manifeste la reconnaissance envers les bons esprits et les génies bienfaisants et envers [áâtáná] le créateur suprême. Elle rapproche créateurs et créatures : les hommes s'élèvent vers Dieu et Dieu s'incline, descend vers les hommes. Le Masque est le signe évident de la continuité de l'humain dans le divin, du terrestre dans le céleste (ou vice versa). Comme dans toutes les religions, les hommes se masquent et se font "dieux" (le

Guide est « habillé », au moins spirituellement, sinon physiquement aussi, d'un "manteau" "divin") et les dieux se démasquent et se font « hommes ».

2.5 Régulateur des relations

Comme manifestation populaire, la fête de l'igname maintient les relations, horizontales, entre toutes les composantes, tous les membres du peuple des vivants, assurant ainsi leur unité. C'est l'occasion des retrouvailles, des grands rassemblements au cours desquels se tissent et se consolident des amitiés ; des rencontres dont naissent souvent des amours. Ceux qui ne participent pas directement à la fête se sentent de cœur avec les autres. Même les créanciers respectent cette période de grande réjouissance et de paix générale.

Du temps des guerres dites tribales, le village qui préparait sa fête avertissait les responsables du très puissant masque du [bón]. Ainsi tout ennemi qui oserait attaquer ce village pendant cette période d'adoration commettrait un crime de lèse-majesté, un sacrilège que ne pardonnerait pas le [bónzêgò]. Nul ne pouvant égaler le Masque, il faut le respecter en respectant la joie populaire qu'il apporte.

Propos M. BOGBE V., gardien de la case sacrée de Gouréné

La réjouissance est si intense, si intime que cette fête joue aussi un rôle cathartique dans le cœur de chaque individu. Il n'est pas rare que des personnes habituellement timides par exemple commencent à chanter en public - pas seulement à cause du vin de palme qui, du reste, n'a jamais manqué auparavant - et que des gens qui se haïssaient oublient leur rancœur, etc. Nulle autre occasion n'apporte à tout le monde à la fois autant de paix intérieure, autant d'oubli de soi et de toute autre préoccupation que la fête de l'igname. Rien de tout ce que la modernité a créé ne peut faire éprouver un tel repos du cœur et du cerveau. Ou du moins, là se trouve le Bonheur pour le Toura ; car chaque peuple, chaque individu a son type, ses occasions et sa source de bonheur.

2.6 Un repère de temps et un moyen de recensement

"Manger l'igname", c'est encore marquer le nouvel an. C'est l'engrenage du temps, le point de repère pour ce peuple sans écriture. Par rapport à elle on détermine l'âge des enfants par exemple. La fête de l'igname avait surtout lieu pendant l'intersaison, dans le mois lunaire appelé [yili] (novembre - décembre), après les récoltes et avant les nouveaux défrichages. Aujourd'hui, la fête a surtout lieu pendant les vacances scolaires de Pâques ou de juillet à septembre. Le [yábhele] est une cérémonie au cours de laquelle tous les enfants mâles nés au cours de l'année ou nés plutôt mais qui n'avaient pas encore été enregistrés dans la case sacrée ou [gbèné] sont enregistrés et consacrés au masque. La fête de l'igname permet de faire le dénombrement de la population en enregistrant dans la base de données les nouveaux venus. Dans la société Toura, la détermination des classes d'âge se fait aussi à partir du moment où l'enfant a « mangé l'igname

» c'est-à-dire à partir du moment où la fête de l'igname a eu lieu ou encore à partir de sa première participation à la fête de l'igname. Par le [yáábhele], l'enfant appartient désormais à la confrérie et sa vie est conduite par l'obéissance aux masques et aux esprits des ancêtres. Parce qu'elle est manifestation des mondes visible et invisible, la fête de l'igname joue un rôle éminemment conservateur : elle présente aux hommes un modèle de société béni par les ancêtres et par Dieu, une société où chacun a une place spécifique, immuable quelle que soit sa richesse ou sa pauvreté, et où la hiérarchie s'établit selon le nombre des années. Elle vient rappeler aux humains la nécessité de respecter l'ordre existant ; elle vient consacrer les vieillards dans leur rôle d'intermédiaires entre les dieux et les hommes, donc leur rôle de demi-dieux, de bienheureux. Les Anciens savent par conséquent qu'ils ont grand intérêt à préserver la cérémonie ou tout au moins à en sauvegarder l'idée. Mais cela ne semble pas facile aujourd'hui dans une société en proie, très souvent, à des bouleversements importants, ne serait-ce qu'au niveau des mentalités.

3. Discussion

2.1 Situation actuelle de la fête de l'igname

Les nouveaux besoins socio-économiques et la vente de terres ou/et forêts font que des villages ont commencé à négliger ou, à peu de chose près, à abandonner le masque et la fête de l'igname, au profit des fêtes de jours de l'an et de la lutte pour le patrimoine foncier coutumier. D'autres ont continué à célébrer l'igname mais à des intervalles devenus très irréguliers. Les plus courageux ont pu maintenir le rythme normal, la périodicité habituelle d'un an, mais sans atteindre toujours la même ferveur et toute la profondeur d'hier. Le pouvoir de l'âge ainsi que l'influence des ancêtres a diminué au profit des religions importées. On trouve que se renier, renoncer à son Dieu unique, briser toutes les représentations spirituelles, morales, intellectuelles, sociales et économiques laissent des marques moins indélébiles que certaines pratiques traditionnelles qui ont pourtant fait leur preuve en tant qu'éléments fondamentaux de la personnalité culturelle et le garant de la stabilité de plusieurs peuples. Et on rejette ces pratiques au nom de l'émancipation et de ces religions dites « révélées » sans même les connaître. On pense que banaliser lois sociales ou religieuses traditionnelles apporte plus de bien-être. Des gens pensent que Dieu-le-Très-Juste a donné sa parole à certains et non aux autres (à qui serait la faute, alors que le Créateur [áátáná] a mis une conscience en chaque individu d'une part, qu'il a dicté d'autre part les mêmes lois d'amour et de partage à toutes les religions, celles qui sont méprisées restant d'ailleurs très souvent bien plus près du message divin que ces nouveaux pharisiens dont la foi ne se limite en réalité qu'à leur présence régulière (et encore) aux lieux où ils peuvent être remarqués. Plus d'une personne a cru voir arriver l'apocalypse, surtout quand on a constaté que même Mahomet, même Jésus, même Dieu ne semblait pouvoir résister à l'invasion des nouvelles idéologies. Pourtant, toute religion morte, Dieu

mort, le Masque ne peut vivre ! Or, il faut le savoir et il est dit que dans son ensemble la société toura ne saurait maintenir son unité...sans une constante et presque inconsciente imitation de son prototype transcendant, celui de la société primordiale, tel qu'il se conserve dans les récits mythologiques encore vivants (Holas, 1962). Il est dit par ailleurs que le pilier central, l'élément le plus général et le plus profond, la croyance la plus fondamentale et la plus spécifique qui établit l'identité culturelle toura a été et demeure la conception du Masque-Ancêtre-Dieu (Mais il faut tout de suite lever l'équivoque : Le seul Dieu chez les Toura c'est [áâtáná] et la réincarnation chez les Toura n'a rien de commun avec ce que présentait (Tauxier, 1931), pour qui, les Ancêtres étaient tantôt ombres tantôt vivants, passant leur temps dans ce va et vient incessant. Les Ancêtres restent dans l'au-delà tout en s'investissant dans un ou plusieurs personnes à la fois ou de suite). Perdre le Masque, laisser mourir le Masque, tuer le Masque équivaldrait donc, pour le Toura, à un véritable suicide collectif, un ethnocide irréparable. Seuls les prophètes de la destruction de toute culture particulière et de l'uniformité de la culture trouveraient leur compte à ce jeu. Et c'est pourquoi nous sommes toujours surpris que, comme aux pires moments de la colonisation où l'objectif premier était de tuer les cultures dites « barbares », les « faiseurs de culture » de nos pays, à la télévision, à la radio, au cinéma, dans les livres... ne semblent trouver leur pleine inspiration que dans le blasphème, dans l'exhibition publique de ce qui devait rester caché, dans la profanation du Sacré traditionnel. Cela aurait valu leur condamnation dans ces religions importées, championnes de l'intolérance qui s'érigent en « propriétaires » exclusifs de Dieu par des dogmes, Dieu pourtant Créateur-Propriétaire de tout l'Univers. A cet effet Makouta-Mbougou affirme ceci :

Les religions importées sont des religions révélées et organisées. Elles ont été prises en charge par une structure humaine hiérarchisée ; elles sont devenues un système de croyances et de pensées immuable, étant fondé sur la notion de dogme. Le dogme est non seulement immuable, mais intolérant. Et de ce fait, les religions importées sont iconoclastes, résineuses, violentes et oppressives. Le dogme qui avait déjà tout nivelé en occident, importé en Afrique noire, le dogme y a étouffé dans l'œuf les germes de cette foi animiste qui débouchait sur un Dieu unique, quoique infus dans tous les éléments de la nature.

Makouta-Mbougou (1983, p.167)

Les décideurs gagneraient davantage en vulgarisant cette cérémonie qui non seulement éviterait un ethnocide mais serait également un outil indispensable pour le développement local et le maintien de l'ordre social en pays Toura.

3.2 Un tremplin pour le développement local

Le développement se veut l'amélioration à la fois qualitative et quantitative des conditions de vie des populations. Ainsi, pour parvenir au développement, il faut tenir compte de la culture car c'est elle qui détermine l'homme. A cet effet, certains auteurs tels que (Belloncle 1982 ; Bernier 1984 ; Soumahoro 2003) pensent qu'il est possible d'adapter les structures traditionnelles à une vie économique plus moderne. Ces structures traditionnelles constituent des atouts indispensables pour un développement harmonieux soucieux du bien-être des populations.

Face à cette réalité, notre conception du développement, basée elle aussi sur l'idée de la satisfaction des besoins essentiels, nous a amené à définir le développement comme la capacité généralisée d'une société de se prendre en charge, ou encore comme le processus par lequel une société se donne les moyens de mobiliser ses forces productives dans la transformation de son milieu en vue d'améliorer les conditions de vie et le bien-être de ses membres

Soumahoro (2009, p.135)

Ainsi dit, la culture joue un rôle capital dans le développement local. En effet, la culture est source d'emplois, de revenus et d'exportations, un levier de production de biens et de services. Pour Leclerc (2017, pp.96-111) « la culture est le premier élément à considérer dans le développement urbain ou rural car elle intègre le respect de l'histoire, le sens du lieu, le patrimoine sous ses formes et les pratiques des habitants ». Ainsi, le [yáábhele] de par sa joie populaire et la paix qu'elle procure s'inscrit dans ce processus développement. Par son flux de monde qu'elle draine, la fête de l'igname servira à promouvoir des activités commerciales et touristiques. La fête de l'igname peut constituer une plateforme pour inviter les investisseurs à se pencher les potentialités culturelles et touristiques de la région. La culture est un facteur indispensable pour le développement à cet effet, il faudra en tenir compte dans tous les programmes de développement. Selon la déclaration universelle de l'UNESCO sur la diversité culturelle adoptée par la trente et unième session de la conférence de l'UNESCO :

Placer la culture au cœur du développement est un investissement capital dans l'avenir du monde, la condition du succès d'une mondialisation bien comprise qui prenne en compte les principes de la diversité culturelle. Le développement n'est pas synonyme de la seule croissance économique. Il est un moyen d'accéder à une existence intellectuelle, affective, morale et spirituelle satisfaisante : comme tel, le développement est indivisible de la culture.

UNESCO (2001)

Belloncle (1982) militant pour le maintien des structures traditionnelles affirme que : l'Afrique rurale, à quelques exceptions près, reste encore attachée à des valeurs et pratiques ancestrales et pour cela, la disparition des structures

traditionnelles n'est pas la meilleure solution. Il préconise de s'appuyer plutôt sur ces structures traditionnelles comme partenaire au développement, et que les structures traditionnelles constitueraient un atout majeur dans le processus de développement du milieu rural africain et en particulier du milieu rural Toura. Il serait illusoire de souhaiter leur disparition afin que le développement se fasse. Elles font partie de la solution et non du problème. Pour que cela se fasse, les africains devraient tout d'abord assumer le fait que certains aspects culturels africains sont inadaptés à la conception moderne du développement. Le gouvernement devrait encourager les aspects qui, par contre valorisent le développement par le moyen de la vulgarisation et de la promotion de ces cérémonies comme cela est fait pour "l'abissa"⁶ de Grand-Bassam et le "popo carnaval"⁷ de Bonoua. En vue de pérenniser et de valoriser ce pan de la culture Toura certains particuliers s'investissent pour pérenniser cette cérémonie. Il faut donc que chacun à quelque niveau qu'il soit, apporte sa contribution afin de sauver non seulement une culture mais aussi tout un peuple. Ne dit-on pas que c'est ensemble que nous sommes forts ? Il faut une implication des décideurs locaux, de l'État, l'ONU en classant cette cérémonie au patrimoine culturel de l'UNESCO par exemple.

Les études et recherches initiées par certains auteurs (Belloncle, 1982 ; Beaudoux, 2001 ; Prevost 2001 ; Lévy, 2000 ; Éla, 1982, 1998 ; Aubin 1991 ; Bernier 1984, 1988 ; Dupriez, 1985 ; Olivier de Sardan, 1985 ; Ouedraogo, 1990 ; Hochet, 1995 ; Soumahoro, 2003) ont souligné la nécessité d'encourager un développement local dans les milieux ruraux africains qui tient compte à la fois des réalités intrinsèques du milieu et les exigences de développement et de renouveau dont sont porteur les politiques initiées par l'État, les organismes internationaux et les ONG. Bref, un processus global incluant l'ensemble des aspects de la vie (environnement, activités de production et d'échanges, comportement de consommation, culture) et impliquant la participation des collectivités locales tout autant à la prise de décision qu'à la réalisation des activités porteuses de progrès.

Soumahoro (2009, p.134)

S'il est vrai que la culture est un canal indispensable pour le développement local, il ne faut pas ignorer que les conditions de la réussite économique, même au prétexte qu'elles remettraient en cause son identité.

Conclusion

Les cérémonies traditionnelles connaissent d'énormes difficultés avec la présence de ces religions importées mais également les défis économiques rendus encore plus difficile par les différentes crises qui se sont succédées et qui ont mis à mal la cohésion sociale. Cette crise est d'autant plus visible avec le phénomène

⁶ Fête de l'igname chez les N'zima kôtôkô de Grand-Bassam

⁷ Fête de l'igname en pays Abouré de Bonoua

des ventes de forêts ou/et de terres qui divise familles, villages et la communauté Toura dans tout son ensemble. Malgré les difficultés, la fête de l'igname demeure l'institution capitale qui anime la vie du Toura où qu'il soit. Dans cet article, il a été question de déterminer et comprendre les enjeux de la fête de l'igname chez le peuple toura. Il s'appuie sur le courant fonctionnaliste (PARSONS 1951) et la théorie de l'habitus (BOURDIEU 2000) tout en mobilisant tous les outils propres à la recherche de données qualitative notamment l'enquête de terrain bien qu'empirique. Ainsi, ont pu être obtenir comme résultats que la fête de l'igname en pays Toura est en réalité un culte aux masques qui sont les représentations du Dieu unique et DIEU (ATANA) lui-même, une matérialisation du monde invisible ou surnaturel c'est-à-dire une croyance religieuse, un moyen de recensement et une identité culturelle. Il ressort de l'analyse des résultats que chaque Toura se reconnaît dans cette institution du yaabhelé car étant dès l'aube de sa vie (ou par affiliation), consacré au Masque ce qui détermine son comportement.

Références bibliographiques

- Belloncle, G. (1982). La question paysanne en Afrique noire. Paris (France) Karthala.
- Bernier, J. (1984). « Problématique de développement de la région de Bolama (Guinée-Bissau) », Culture et développement, Université Catholique de Louvain.
- BOURDIEU, P. (2000). Esquisse d'une théorie de la pratique, éd. du seuil, 429 p.
- HOLAS, B. (1962). Les toura, esquisse d'une civilisation montagnarde de côte d'ivoire, puf.
- LECLERC, Y. (2017). « Le développement local par la culture : cinq propositions pour des villes culturelles », Revue Gouvernance volume 14, n° 2, pp.72-89.
- PARSONS, T. (1951). La configuration du système social. Centre interdisciplinaire sur les systèmes sociaux.
- MAKOUTA, M. (1983). Spiritualité et culture dans la prose romanesque et la poésie négro-africaine (de l'oralité à l'écriture), les nouvelles éditions Africaines. Abidjan-Dakar-Lomé. ISBN : 2 - 7236 - 0586-8.
- SOUMAHORO, M. (2003). Activité humaine et développement dans la région montagneuse de l'ouest de la côte d'ivoire : cas du pays toura.
- SOUMAHORO, M. (2009). « Des discours aux pratiques du développement en Afrique. Une réflexion sur la problématique du développement local dans le milieu rural toura (côte d'ivoire) », Africa développement, Vol. XXXIV, No. 1, pp. 125-145. Council for the Development of Social Science Research in Africa, 2009 (ISSN 0850-3907).
- TAUXIER, L. (1931). « La religion des toura », Journal des africanistes, pp259-280.

UNESCO (2001). Déclaration universelle de l'UNESCO sur la diversité culturelle adoptée par la trente et unième session de la conférence de l'UNESCO. www.unesco.org/new/fr/culture. Consulté le 12/08/2020.